

1

Le jet puissant de la douche me cingle.

J'ai besoin de cela pour me réveiller d'une nuit trop courte.

Au bout d'une bonne dizaine de minutes, je décide que l'office purificateur de l'eau est achevé.

J'aime cette salle-de-bain. Je l'ai entièrement conçue. Elle me rappelle la Toscane, avec ses murs jaunes et son sol couvert de céramiques italiennes.

J'enfile un jean noir sur lequel une chemise blanche repose en toute liberté. Je laisse le dernier bouton du haut non affecté – question de confort et d'esthétique. Une veste légère, également noire, parfait ma tenue.

Il me faut maintenant mon café. Je le bois toujours très noir et très chaud. Je le savoure tout en laissant mes pensées repasser le film de ma journée d'hier.

Journée bizarre.

Elle a commencé par un réveil désagréable où inquiétude et irritation se sont relayées pour accompagner des premiers pas mal assurés.

Je n'ai pas eu besoin d'une séance de psy pour connaître l'origine de ce lever calamiteux.

Je me fais chier depuis quelque temps. Je suis en panne d'activité. De plus, j'ai de gros problèmes d'argent qui commencent à me stresser.

Mon café d'hier s'était révélé dégueulasse. Pas assez de café et trop d'eau. En somme, un quasi-crime. Si cela avait été l'œuvre de quelqu'un d'autre...

Je l'ai renversé sur mon pantalon. Autopunition sans doute.

Puis le téléphone a sonné.

— Simon. Tu exagères, tu sais. Tu as encore oublié que tu as des enfants.

C'était Anne, mon ex-femme.

— Oui, je sais. J'ai raté la pièce de Julien. Je suis désolé, je...

Et voilà. Je suis tombé dans le piège. Elle n'a pas perdu la main. Elle a toujours été très efficace pour me culpabiliser.

— J'ai quelques problèmes en ce moment. Mes affaires ne marchent pas bien. Je suis un peu... dépressif.

Mais pourquoi je lui ai raconté tout cela ? Je sais qu'elle s'en fout.

J'ai été lamentable, comme souvent avec elle.

— Tu n'aurais jamais dû changer de métier. Je t'avais prévenu.

La suite a été du même tonneau.

Après cette séance qui m'avait ramené plusieurs années en arrière, je me suis senti tellement désespéré que j'ai choisi le meilleur exutoire que je connaisse : une escapade piétonnière dans Paris.

J'ai marché des heures, traversant la plupart des quartiers qui me sont chers.

Etrangement, l'apaisement recherché par ces moments de profonde intimité avec ma ville n'est pas venu. J'ai même ressenti, un certain trouble. J'ai eu l'impression d'être suivi, observé. Je me suis retourné à plusieurs reprises. Rien. Je n'ai rien vu de suspect. Paranoïa liée à ma méforme psychologique ?

Revenu chez moi, j'ai essayé de retrouver une certaine sérénité, je me suis ensuite calé dans un fauteuil, un livre à la main. Un livre d'un jeune philosophe anglais que je viens de découvrir.

Plongé dans ma lecture, presque apaisé, j'ai sursauté quand la sonnerie du téléphone a brisé en deux une phrase formidable qui me titillait les méninges.

Quelque peu irrité, j'ai fait tomber le combiné, avant de le saisir nerveusement. Ma maladresse a accentué mon agacement.

— Allo... Allo ! Qui est à l'appareil ?

Mon ton n'était pas spécialement chaleureux, il faut l'avouer. Personne n'a répondu à mon aboiement. Pourtant, il y avait quelqu'un au bout du fil. Je percevais la respiration de mon correspondant. J'ai réitéré la question, plus civilement. Rien. Pas de voix.

Puis, il y a eu un déclic. Il ou elle avait raccroché.

Je n'ai pas pu reprendre ma lecture. J'étais à la fois énervé d'avoir été dérangé dans ma quête de plaisir cérébral et intrigué par la tournure qu'avait pris l'appel téléphonique.

J'ai décidé d'allumer la télévision et... je me suis endormi dans le fauteuil.

A mon réveil, j'étais grincheux et en colère contre moi-même.

J'ai décidé de sortir.

Pour finir, j'ai choisi de poursuivre cette journée pourrie dans un bar à vin que je connais bien, situé près de la place d'Aligre.

J'ai un peu trop bu.

Je me suis fait draguer par une brune un rien vulgaire. Résultat : petite baise médiocre, chez elle. Je ne me rappelle plus de l'adresse exacte.

Je suis retourné chez moi à trois heures du matin. J'ai eu la même impression que l'après-midi, celle diffuse, un peu angoissante, d'être épié.

Je me suis finalement couché avec cette journée que la nuit n'a pas réussi à effacer.

Heureusement, le café d'aujourd'hui est excellent. Un signe positif ?

Je décide de rejoindre Jeanne qui m'attend rue Saint-Maur.

Détective privé.

C'est ce que mentionne la plaque qui professionnalise la porte de mon lieu de travail.

Les détectives privés sont souvent des flics reconvertis. En ce qui me concerne, je suis un ancien chercheur qui, un jour, a décidé de quitter le fleuron de la recherche publique française.

Jeanne est assise devant son ordinateur. Elle lève les yeux sur moi.

— Bonjour Simon.

Jeanne est ma secrétaire. La seule personne qui travaille à plein temps – depuis cinq ans – dans mon agence.

Elle a dépassé la cinquantaine. Son visage rond, souvent jovial, n'est pas dénué de caractère. On ressent une empathie immédiate pour elle.

Elle porte l'agence à bout de bras. Elle est la tour de contrôle et le filet de sécurité de notre tandem. Sans elle, j'aurais mis la clé sous la porte depuis longtemps. Elle est surtout ma confidente et mon amie.

Elle sait que je suis actuellement dans une mauvaise passe et pas seulement financière. Comment pourrait-elle ignorer mes poches vides, elle assure la gestion de notre fragile embarcation.

— Je t'ai posé une lettre sur le bureau. Elle était dans le courrier d'aujourd'hui. On a dû la déposer directement dans notre boîte-aux-lettres. Elle ne comporte aucune adresse. Il y a juste indiqué ton nom avec la mention « personnel ».

— Rien d'autre ? Pas de nouveau client ?
J'ai droit à une petite grimace dépitée pour toute réponse.